

Sujet : Dans la scène 4 de l'acte I de la pièce de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Perdican répond au chœur qui affirme avoir entendu dire qu'il était devenu savant : « Les sciences sont une belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait » (Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, I4, p107)

Dans le *Théétète*, Platon présente l'émerveillement (le *thaumazein*) comme le sentiment déclencheur de l'attitude philosophique. L'étonnement face à ce qui est engendre un désir de savoir qui pousse à la réflexion. Or, le personnage de Perdican insiste plutôt dans *On ne badine pas avec l'amour* de Musset (1834) sur la façon dont la beauté de la nature est une invitation à jouir des choses elles-mêmes, indépendamment de toute réflexion. Aussi dit-il au chœur qui évoque la façon dont ses études l'auraient rendu « savant » : « Les sciences sont une belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait ». Tout en faisant semblant de reconnaître l'intérêt de la science, Perdican lui oppose ici avec un superlatif relatif l'intérêt supérieur de s'en passer : si les sciences au sens de connaissances issues de l'étude ou de l'expérience sont une « belle chose », « la plus belle de toutes » est toutefois de les oublier ! Or, cette propension à l'oubli nous est d'après Perdican enseignée par la nature elle-même, à laquelle renvoient de manière métonymique les arbres et les prairies. En effet, ces derniers invitent selon lui « à haute voix » les hommes à oublier ce qu'ils savent. La personnification des arbres et des prairies permet à Perdican de présenter la nature comme un guide qui « enseigne » aux hommes comment vivre. Seulement elle leur apprendrait ici de manière paradoxale à désapprendre. C'est une façon de suggérer que la connaissance empêche de jouir de la nature, et qu'en se mettant à l'école de la nature, on se défait d'un savoir qui fait obstacle au bonheur de vivre en harmonie avec elle. Or, on peut douter que la nature pousse ainsi à se détourner du savoir : le spectacle des phénomènes naturels pourrait inspirer aux hommes le désir d'apprendre pour comprendre ce qu'ils observent. De plus, les hommes, au contact du réel, tendent peut-être moins à nier qu'à mobiliser leurs diverses connaissances pour appréhender au mieux leur environnement. Enfin, il n'est pas sûr que la science soit nécessairement un obstacle à la jouissance : n'y a-t-il pas des usages de la science à même d'enrichir plutôt que d'appauvrir l'expérience humaine de la nature ? **Aussi nous demanderons-nous si l'expérience de nature conduit *a priori* à se défier de la connaissance : ne peut-elle au contraire, sans pour autant manquer de sève, prendre appui sur des connaissances préalables, voire inspirer le désir d'en savoir plus ?** Bien sûr, on peut avoir, en dépit de l'intérêt qu'on trouve à la science, le désir d'être au monde en abdiquant tout savoir pour vivre plus intensément son lien à la nature. Seulement, il semble difficile et même risqué de se défaire d'un savoir qui est nécessaire à notre appréhension du milieu naturel et nous permet de nous l'approprier. Il semble donc judicieux de s'ouvrir au monde sans renoncer à un savoir qui nous constitue, et qui pourrait même dans certaines conditions enrichir nos expériences de nature. Nous nous appuierons sur la lecture des œuvres au programme – *Vingt-mille lieues sous les mers* de Jules Verne (1870), *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem (1952, puis 1965), et *Le Mur invisible* (1963) de Marlen Haushofer – pour mener cette réflexion.

I/ Si les hommes tendent à priser la science, il reste que le contact à la nature peut inspirer le désir de se défaire d'un savoir susceptible de détourner l'homme d'un rapport de jouissance immédiate à son environnement.

I/ on ne peut nier l'attrait de la science

- Canguilhem évoque la fierté que donne aux hommes le fait d'accéder par la science à la connaissance de certaines propriétés objectives de leur environnement tout en mettant en avant leur manque de lucidité (car un point de vue humain oriente toujours l'approche de ce réel objectif). Les hommes ont ainsi le sentiment que la science leur donne « **un privilège** » par rapport aux autres espèces (« Le vivant et le milieu », p196).

- « l'**extraordinaire émotion** » (p180) qu'éprouve Aronnax quand il entend Nemo lui parler du milieu océanique témoigne de sa fascination pour la science.
- le personnage principal regrette de n'avoir jamais su grand-chose et elle considère qu'elle ne pourra plus combler ses lacunes à son âge. Toutefois, elle écrit que si elle retourne un jour dans le monde humain, elle « **caresser(a) avec amour tous les livres (qu'elle) trouver(a)** » (p262), ce qui témoigne de la valeur qu'elle accorde à la connaissance dont elle manque.

2/ mais la science peut être un obstacle à la jouissance en empêchant l'homme d'être à ce qu'il vit au sein de la nature

- la conscience de la vie engendre un « **décollement de l'homme et du monde** » (p12) qui empêche d'être à ce que l'on vit ; la connaissance peut écarter l'homme de ce qu'il cherche : « **une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité** » (p13)
- La narratrice évoque son incapacité à s'immerger dans le présent à la manière des animaux : « **ils ne connaissaient que le moment présent, les herbes tendres, les grands prés, l'air chaud qui caressait leurs flancs et la lueur de la lune qui tombait le soir sur leur couche** » (p226). Sa connaissance du cycle des saisons l'amène à anticiper la venue du froid au lieu de jouir comme eux du temps présent.
- Aronnax tend à projeter sur le monde ses connaissances livresques. Or on peut se demander si le savoir qu'il convoque ne fait pas obstacle à l'appréhension sans préjugé de ce qu'il voit : aussi cite-t-il Frédel et voit-il dans les cachalots des animaux « **disgracieux** », « **plutôt têtard(s) que poisson(s)** ». La science apparaît ainsi comme un écran potentiel qui empêche d'accéder à la « chose elle-même » à cause de schémas hérités qui en prédéfinissent la captation. L'expérience de nature s'en trouve appauvrie.

3/ on peut donc éprouver au contact de la nature le désir de se dépouiller de ce que l'on sait pour s'immerger dans l'ici-et-maintenant

- « **on jouit non des lois de la nature, mais de la nature** » (Canguilhem, p11). C'est la nature et non le savoir qui est objet de jouissance.
- il est effectivement question dans le roman de Jules Verne de moments d'émerveillement donnant lieu à une jouissance immédiate, qui précède toute capacité de classification. Ainsi, au moment de sa première promenade sous la mer, Aronnax raconte : « **pendant quelques minutes, je confondis involontairement les règnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes** » (I17, « Une forêt sous-marine », p169) = cette perte des repères momentanée engendrée par le caractère inédit de l'expérience semble contribuer à son intensité.
- « **Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent.** » (p215) L'exemple montre que l'expérience de la vie en forêt engendre une sorte de métamorphose qui amène la narratrice à adopter le point de vue même de la forêt. Le séjour à l'alpage a joué un rôle important dans cette mue : à force de passer des heures devant le ciel étoilé, elle s'est « **détach(ée) lentement de (s)on passé** » (p291).

II/ Mais s'il semble essentiel de mettre à distance ce que l'on sait pour s'ouvrir à ce que l'on vit, il reste que l'expérience de nature n'invite pas pour autant l'homme à tout oublier : elle l'incite plutôt à prendre appui sur ce qu'il sait pour s'approprier son environnement, et ne pas risquer de se perdre lui-même en perdant un savoir qui est constitutif de son humanité.

1/ l'homme ne perçoit le monde qu'à travers une grille de lecture héritée dont il ne peut complètement se départir

- les efforts que produisent Aronnax et Conseil pour classer les éléments naturels, le besoin qui est le leur de nommer ce qu'ils voient rappellent que les mots sont un intermédiaire entre les hommes et le monde qui leur permet de l'ordonner afin de mieux l'appréhender. Le discours est un ordre que les

hommes imposent au monde pour le saisir. Un savoir hérité – qui s'est déposé dans le langage – conditionne ainsi une approche humaine du monde.

- de fait, même s'il peut faire preuve d'autocritique pour comprendre comment il fonctionne, l'homme tend toujours à appréhender le monde en fonction de ce qu'il sait : la connaissance des automates amène ainsi Descartes à associer les animaux à des machines

- « **Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux** » (p245-6) : l'apprentissage d'un monde commun détermine le regard de chacun sur le monde.

2/ et il a besoin de s'appuyer sur ce qu'il sait pour s'orienter dans la nature

- savoir essentiel pour vivre dans la nature (cf. méconnaissance des champignons qui empêche la narratrice du *Mur invisible* d'en manger ; méconnaissance au sujet de la reproduction des vaches qui lui complique la tâche ; intérêt de faire appel à ce qu'on a appris pour augmenter sa production : cf. effets du fumier sur la récolte)

- rôle essentiel du savoir pour échapper à des dangers (cf. torpille qui a mis Conseil dans un « **déplorable état** », p453)

- la connaissance peut être vue comme « **une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu** » (p12) : elle a un intérêt pratique pour l'homme, car elle répond à un besoin que la capacité de penser propre à l'homme engendre

3/ une appréhension de la nature qui ferait omission de toute science pourrait alors détourner dangereusement l'homme de son humanité

- « **Au réveil, quand l'esprit est encore engourdi par le sommeil, parfois je vois des choses avant de pouvoir les classer et les reconnaître. L'impression est terrifiante et menaçante. C'est seulement quand je la reconnais que la chaise avec mes vêtements se change en objet familier.** » (p245) = la perte du savoir donne au monde un caractère d'étrangeté inquiétant. L'homme a besoin de rendre son univers familier pour le rendre habitable. Sans quoi, il risque de se perdre lui-même et de devenir étranger à sa propre existence. C'est un risque éprouvé sur l'alpage, à force de vivre dans la solitude et de regarder le ciel étoilé : « **je m'étais éloignée de moi-même aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire et je me rendais compte que cet état ne devait pas durer si je voulais rester en vie** » (p245).

- le roman de Verne met l'accent sur la nécessité de réguler le rapport à la nature par la science, faute de quoi l'homme pourrait tomber dans la barbarie : aussi Nemo oppose-t-il au désir viscéral de chasser qu'éprouve Ned face à des baleines sa connaissance de l'utilité des baleines et du risque de contribuer à leur extinction. Aronnax semble aller dans son sens quand il tire cette conclusion : « **L'acharnement barbare et inconsideré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan** » (p392).

- Citant Goya, Canguilhem rappelle qu'une appréhension du réel non éclairée par la raison peut conduire à l'aveuglement et à la folie : « **le sommeil de la raison enfante des monstres** » (p228).

III/ Ainsi, l'expérience de nature fait moins appel à la capacité d'oubli qu'à la propension à se rappeler tout ce qui pourrait contribuer à harmoniser le rapport de l'homme au monde. Or, cela n'implique pas pour autant une perte de jouissance : au contraire, l'homme peut, au contact de la nature, éprouver le désir d'en savoir plus pour enrichir son expérience du monde.

1/ l'émerveillement face à la nature peut susciter moins le désir d'oublier que le désir de savoir

- Aronnax évoque l'« **insatiable besoin d'apprendre** » (p254) qu'éveille en lui le contact avec les merveilles de l'océan : « **je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu de son élément. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'océan ?** » (p318) La façon dont Conseil questionne son maître témoigne du désir de comprendre ce qu'il observe de singulier dans la nature : quand le Nautilus passe dans une mer de lait, « **Conseil ne pouvait en croire ses yeux, et il m'interrogeait sur les causes de ce singulier phénomène** » (p263).

- la narratrice constate son ignorance: « **je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau. J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des dessins** » (p97) Or, elle semble suggérer qu'elle aurait mieux retenu ses leçons si elle avait été sur le terrain (au lieu d'apprendre à partir de dessins et de livres).

- la biologie vitaliste naît du désir de reconnaître « **l'originalité du fait vital** » (p201). Aussi les vitalistes du 18ème siècle « **pensent seulement devoir décrire et coordonner, directement et sans préjugé, les effets tels qu'ils les perçoivent** » (p201).

2/ d'autant plus qu'on peut avoir le sentiment que notre expérience est enrichie par la connaissance dont on dispose (savoir > *sapere* : avoir du goût + avoir du discernement)

- plaisir de trouver une rareté dans la nature (coquille sénestre, p222 ; ou un oiseau du paradis, p213) lié à la conscience de cette rareté ; un œil peut repérer des particularités et en apprécier la valeur, s'il est informé

- plaisir qu'éprouve la narratrice à lire des almanachs qui l'aident à mieux connaître son environnement

- la science affûte le regard sur le réel et inspire des idées d'hypothèses qui renouvellent le rapport au monde, que l'on se trompe ou non : « **c'est la théorie stoïcienne de l'hégemonikon qui a sensibilisé Galien à l'observation que peut faire tout sacrificateur d'animaux ou tout chirurgien, qui l'induit à instituer l'expérience de la ligature, à en tirer l'explication de la contraction tonique et clonique par le transport du *pneuma*** » (p21)

3/ la science peut ainsi agir pour « la liberté de la vie » (p14) à condition de mettre l'intelligence à l'école de la nature

- il faut parfois être capable de se « **sentir bêtes** » pour faire de la biologie, car « **l'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie** » (p16), cela implique d'imiter le caractère créateur de la vie même, et de reconnaître les limites de la pensée rationnelle ; Canguilhem met ainsi en avant dans une note de bas de page (p163) l'intérêt de la bionique qui est « **l'art – très savant - de l'information qui se met à l'école de la nature** », en fondant l'innovation technologique sur l'imitation des phénomènes biologiques.

- il s'agit de se laisser modifier par l'expérience tout en convoquant son savoir : la narratrice rapporte que pour aider Bella à vèler, elle s'est d'abord appuyée sur ce qu'elle savait (car elle avait assisté à un vèlage), avant de se fier à son analyse de la situation (p166).

- association de Ned et de Conseil nécessaire : il faut associer la connaissance théorique et la connaissance pratique pour enrichir l'expérience de nature.

Conclusion : bilan

Ouverture possible : Perdican prête à la nature la capacité de nous interpeller, de nous émouvoir ; et si l'on a vu que cela n'oblige pas à renoncer au savoir, mais qu'au contraire on peut jouir de la nature en s'appuyant sur son savoir du monde à condition de s'ouvrir à elle, il reste que cela implique de rester sensible à cet appel qui viendrait de la nature elle-même, ce que notre vie moderne en milieu urbain nous fait désapprendre. Comme le rappelle Baptiste Morizot, il faudrait donc que les hommes réapprennent à être attentifs aux non humains pour revaloriser leurs expériences de nature.